

## L'ECRITURE DU NEANT

Gustave Flaubert était un ours, il le répète sur tous les tons dans sa Correspondance, tous les témoignages de ses contemporains le confirment, et même s'il a su quelquefois concilier son ourserie foncière avec un certain goût pour les mondanités, il fut de plus en plus ours à mesure que les années passèrent. Vers la fin de sa vie, c'est à peine s'il supportait de passer le seuil de sa propriété de Croisset, sinon pour de rares escapades absolument vitales : pour quelque enquête indispensable à la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*, ou *veneris causa*, pour aller se répandre, comme il disait, entre les bras de la chaude madame Brainne ou de la discrète et non moins lascive Juliet Herbert. Bref, le silence du cabinet - la lecture, les notes, le rêve, l'écriture - tout juste interrompus çà et là par deux ou trois soupirs d'alcôve, et le reste de l'humanité pouvait bien disparaître sans qu'il s'en fût aperçu : un ours sans doute bien léché, mais un ours tout de même. On se tromperait en cherchant à voir là les signes d'une vieillesse morose : en fait il avait toujours été comme cela, il s'agissait chez lui d'une sorte de détermination farouche, d'un choix résolu transformé en instinct : ce qu'il appelait son "système". Vingt-cinq ans plus tôt, déjà bien décidé à bouger le moins possible de son ermitage de Croisset où il piochait la *Bovary*, alors qu'il n'avait qu'une trentaine d'années et qu'il n'avait encore rien publié, c'est ce "système" qu'il invoquait déjà comme alibi pour repousser les avances pressantes de Louise Colet qui aurait bien aimé devenir madame Flaubert : "Ma vie est un rouage monté qui tourne régulièrement. Ce que je fais aujourd'hui je le ferai demain, je l'ai fait hier. J'ai été le même homme il y a dix ans. Il s'est trouvé que mon organisation est un système ; le tout sans parti-pris de soi-même, par la pente des choses qui fait que l'ours blanc (*sic*) habite les glaces et que le chameau marche sur le sable. Je suis un homme-plume. Je sens par elle, à cause d'elle, par rapport à elle et beaucoup plus avec elle." La correspondance des

trente années suivantes nous permet de savoir, beaucoup mieux que Flaubert lui-même ne pouvait l'imaginer à cette époque, ce que son système allait donner : une vie en effet presque entièrement réglée sur l'écriture des oeuvres, mais sur un rythme bien moins régulier qu'il ne semble ici l'envisager, avec cette imprévisible succession de phases heureuses et difficiles, de moments de stress et de passages à vide, de rêveries et d'actions, de dégoûts, d'enthousiasmes, de remords, d'espoirs, etc. Bref, le scénario complet des affects qui composent le paysage moral de n'importe quelle existence, mais vécu ici un peu en marge de ce que l'on appelle communément la vie, et consacré à réfléchir, plume à la main, au sens que pourrait bien avoir justement le fait de vivre. Qu'en reste-t-il ? Six grandes oeuvres qui n'ont pas eu beaucoup de succès de son vivant mais qui ont fini par faire couler beaucoup d'encre (et ça s'aggrave), une correspondance étincelante, et quelques vingt milles pages de manuscrits de travail, notes, brouillons, plans, carnets, et autres documents autographes encore peu connus, où l'ours a engrangé , pour nous?, jour après jour, les résultats de sa recherche. Alors, qu'aperçoit-on quand on plonge son nez dans cet océan de papier? Que pensait-il de la vie, l'ours Gustave?

Difficile à dire en quelques lignes, on s'en doute, mais à première vue, rien de bien gai. Entre l'âge de neuf ans, période des premières lettres connues de Gustave , et l'âge de trente ans, moment du retour d'Orient et de "l'entrée en littérature", deux dates fractures semblent avoir fondé en philosophie pessimiste, ce qui n'était d'abord qu'une forte attirance personnelle pour les thèmes nihilistes du romantisme noir . Ces dates sont 1844, année de la grande crise nerveuse qui fut pour lui une véritable expérience de la mort et dont il mit plus d'un an à se remettre, et 1846 qui , juste après cette convalescence, fut l'année des deuils où il vit mourir successivement son père, puis deux mois plus tard sa petite soeur Caroline, alors âgée de vingt-deux ans, qu'il adorait : "le malheur est sur nous...gorgé de nous". Comme pour bien confirmer son emprise, deux ans plus tard, en

1848, la faucheuse emporte son plus vieil ami d'enfance, Alfred Le Poittevin, celui qu'il aimait comme un frère : "Je l'ai gardé pendant deux nuits, je l'ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d'adieu...l'impression de ses membres froids et raides m'est restée toute la journée au bout des doigts. Il était horriblement putréfié, les draps étaient traversés. Nous lui avons mis deux linceuls. Quand il a été ainsi arrangé, il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses linges et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui." (lettre à Maxime Du Camp , 7 avril 1848) Revenant en esprit sur cette période, il dira en 1859 : "Quand une fois on a baisé un cadavre au front , il vous en reste toujours ...un arrière-goût de néant que rien n'efface."

Cet arrière-goût de néant vient en fait de plus loin -on en trouve explicitement la trace dès l'adolescence dans les oeuvres de jeunesse et la correspondance- et pourrait bien avoir pour origine ce regard d'enfant que Flaubert et Caroline, à la dérobee, posèrent trop tôt sur les cadavres de la salle d'autopsie de cet hôpital de l'Hôtel Dieu où ils habitaient et que leur père dirigeait à Rouen; quoi qu'il en soit, les années 1844-1848 transforment l'idée macabre en véritable élément d'une vision du monde, et plus tard en 1869-1875, une seconde vague de deuils et de catastrophes personnelles approfondira encore, s'il se peut, la désillusion dans le sens du nihilisme. L'oeuvre littéraire de Flaubert pourrait être entièrement relue de ce point de vue : le suicide d'Emma et la cruauté masochiste de son empoisonnement, les mille atrocités sauvages de *Salammbô*, le supplice de Mathô et le suicide final de fille d'Hamilcar, le massacre des journées de juin 1848 dans *L'Education sentimentale*, l'assassinat de Dussardier et cette saveur de néant pire que la mort qui traverse toute la vie de Frédéric Moreau, les tortures pandémoniaques de *Saint Antoine*, l'agonie solitaire de la pauvre Félicité , le bain de sang et le double parricide de *Saint Julien*, la tête coupée de Jean dans *Hérodias* : partout c'est la mort et le néant qui triomphent. Et encore faudrait-il, à côté des évocations massives, citer ces dizaines de micro-narrations

marginales qui scandent macabrement le récit en mode mineur, comme cette invraisemblable vision d'horreur en "insert" qui , tout à coup, creuse un abîme dans la scène bouffonne du bal costumé chez Rosanette, dans *L'Education sentimentale*. Rappelez-vous, la fête bat son plein chez la Présidente, les couples dansent en tenue d'Ange, de Sphinx , de chevalier du moyen-âge, etc. , le champagne coule à flots, l'atmosphère est bon enfant lorsque le récit dérape : "Et la Sphinx buvait de l'eau de vie, criait à plein gosier, se démenait comme un démon. Tout à coup ses joues s'enflèrent , et, ne résistant plus au sang qui l'étouffait , elle porta sa serviette contre ses lèvres, puis la jeta sous la table. Frédéric l'avait vue. -"Ce n'est rien!" Et, à ses instances pour partir et se soigner, elle répondit lentement : "Bah! à quoi bon? autant ça qu'autre chose! la vie n'est pas si drôle!" Alors, il frissonna, pris d'une tristesse glaciale, comme s'il avait aperçu des mondes entiers de misère et de désespoir, un réchaud de charbon près d'un lit de sangle, et les cadavres de la Morgue en tablier de cuir, avec le robinet d'eau froide qui coule sur leurs cheveux. " C'est tout, aussitôt le récit de la fête reprend, comme si de rien n'était. Mais Flaubert le nihiliste est passé par là ; c'est un peu comme cette petite fête qu'il se représente la vie. La mort rôde partout dans ses oeuvres, mais la mort n'est elle-même qu'un signe -seulement le plus visible- de cette absence de sens et de ce néant qui, selon lui, circulent entre chacun de nous, entre toutes nos représentations, et pour finir , en nous même : "quelque chose d'indéfini vous sépare de votre propre personne et vous rive au non-être".

Si le néant est partout , c'est parce qu'il est parvenu à s'insinuer dans ce qui nous constitue : dans ce langage par lequel nous croyons nous exprimer et qui au moment où nous le manions avec la plus apparente liberté introduit en nous sa vermine , ce grouillement infect de lieux communs, d'inepties, de laideurs et d'injustices qui a aussi pour nom la Bêtise -pour Flaubert quelque chose d'aussi vaste, d'aussi mortel et d'aussi invincible que la Bête elle-même, je veux dire celle de l'Apocalypse : "je la connais,

disait Flaubert quelques mois avant de mourir, je l'étudie. C'est là l'ennemi, et même il n'y a pas d'autre ennemi. Je m'acharne dessus dans la mesure de mes moyens...mon sujet me pénètre." et il ajoutait "le diable n'est pas autre chose..."..."Nous ne souffrons que d'une chose : la Bêtise. Mais elle est formidable et universelle."

Flaubert consacra les dernières années de vie à monter contre l'Ennemi une formidable entreprise de sédition littéraire . Le dispositif global de *Bouvard et Pécuchet* , devait comprendre le roman inachevé que nous connaissons sous ce titre, mais aussi l'énorme et décisif "second volume" que la mort ne lui permit pas de mettre en forme, et qui comprenait par exemple le *Dictionnaire des Idées reçues* dont nous possédons une esquisse . Mais qu'on ne s'y trompe pas, pas la moindre philanthropie dans tout cela; il s'agissait bel et bien dans l'esprit de Flaubert d'un projet terroriste , "nihiliste" comme on le disait alors, depuis peu, des activistes russes qui faisaient dérailler les trains. Le "but secret" du livre? "ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou". L'ennemi, c'est la bêtise publique, le siècle, la masse satisfaite qui s'idolâtre elle-même, pour tout dire cette humanité qui "pullule sur le globe , comme une sale poignée de morpions" . La Bête qu'il s'agit de détruire , ce sont les contemporains; ils la portent en eux. Cette guerre totale, il y avait pensé pendant toute sa vie . Dès 1852, en pleine rédaction de *Madame Bovary*, il confiait à ses amis " j'y attaquerai tout...j'immolerais les grands hommes à tous les imbéciles, les martyres à tous les bourreaux" , ce sera "l'apologie de la canaillerie humaine sur toutes ses faces, ironique et hurlante." Mais pour y parvenir, il faut inventer une "ironie dépassionnée", une dérision aussi universelle que la bêtise qu'il s'agit de blesser à mort; car il ne sert à rien de s'indigner contre l'ineptie et l'ignorance des brutes, de fulminer contre la crétinerie criminelle des prêtres, des militaires et des bourgeois, cela même est un des pièges par lesquels on entre dans la spirale infernale de la bêtise. Il faut la force et le courage, c'est à dire le "style" capable de "ne pas conclure", de rester neutre, impersonnel, absent ; en

d'autre termes il faut passer soi-même de l'autre côté du néant pour dire ce qu'il y a dedans, se laisser submerger par la bêtise pour pouvoir "l'exposer" scientifiquement, en faire le tableau scatologique et le renvoyer au visage de ceux qui s'en nourrissent : "je ne voudrais pas crever avant d'avoir déversé encore quelques pots de merde sur la tête de mes semblables" Les formules de ce genre abondent dans les lettres des dernières années ; à une aimable correspondante qui lui demandait si tout allait bien , Flaubert répond : " le moral ...est assez bon , parce que je médite une chose où j'exhalerai ma colère ... je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent." . Un autre jour, s'adressant à la langoureuse Mme Brainne : "je désire cracher encore des cuves de bile sur la tête des bourgeois" Mais , là encore, rien n'est tout à fait nouveau dans l'idée ni dans l'expression ; cette volonté de défi, cet arrière-goût de néant que Flaubert le nihiliste veut cracher sur tout ce qu'il y a d'abject dans le monde , s'exprimaient avec la même violence vingt ans plus tôt , alors qu'il était un écrivain tout à fait inconnu n'ayant encore publié aucun livre : en 1855 , parlant de ses projets littéraire à son vieil ami Bouilhet, il disait : " il me monte de la merde à la bouche...j'en veux faire une pâte dont je barbouillerai le dix-neuvième siècle." Il y consacra patiemment les vingt-cinq ans qui suivirent.

Voilà donc ce qu'il pensait de la vie, l'ours Gustave?

N'y avait-il donc rien qui valût selon lui d'être sauvé? Le genre humain? -"une vaste association de crétins et de canailles"..."j'aime à voir l'humanité et tout ce qu'elle respecte, ravalé, bafoué, honni, sifflé." Dieu? -"on reconnaîtra que l'amour de l'humanité est quelque chose d'aussi piètre que l'amour de Dieu.". L'avenir, ce XXe siècle qui vient? -"nous allons entrer dans une ère stupide. On sera utilitaire, militaire, américain et catholique"; alors quoi? rien? l'âme peut-être -"l'immortalité de l'âme a été inventée par la peur de mourir ou par le regret des morts.". Ce nihilisme serait un individualisme forcené, une sorte de solipsisme fou ? il n'y aurait finalement de vraie valeur que le

moi, le moi Flaubert? Même pas, surtout pas : "à force de volonté on parvient à perdre la notion de son propre individu. Croyez-moi, on n'est pas heureux, mais on ne souffre plus." Il ne reste donc que la Vie, la participation instinctive au vital. Mais non, à cela aussi Flaubert avait fini par ne plus croire ; la vie est faite de trop de souffrance , si l'on en avait le courage, le mieux serait de se suicider : "je fais cette courte prière à la grande Force qui nous régit "Ah! si je pouvais ne pas me réveiller!". C'est que nous habitons, selon lui, dans un monde encore trop informe , encore à peine sortie du magma "nous ne faisons que naître" ..."l'homme est un composé instable et la terre une planète bien inférieure".

Dans dix-mille ans peut-être on saura "à quels éblouissants soleils psychiques écloreont les oeuvres de l'avenir. En attendant nous sommes dans un corridor plein d'ombre." Il y a une croyance flaubertienne dans l'avenir, mais semblable à la foi nietzschéenne dans le surhumain : "l'homme de l'avenir aura peut-être des joies immenses"... "on aimera le juste en soi, pour soi, le Beau pour le Beau. Le comble de la civilisation sera de n'avoir besoin d'aucun bon sentiment." ... "quelque chose de plus large et de plus haut remplacera ...le sentiment humanitaire...et l'homme aimera le néant même, tant il s'en sentira participant." Dans le passé lointain de l'humanité , chez certaines nations barbares , par une sorte de fantastique éclipse du temps, il y eut cette foi sauvage dans la force : "au dessus de la vie...il y a quelque chose de bleu et d'incandescent; ...on peut y vivre; des peuples entiers n'en sont pas sortis; et il y a des siècles qui ont passé dans l'humanité comme des comètes dans l'espace, tout échevelés et sublimes." Mais, pour l'heure, l'homme occidental ne peut être que l'homme qui veut mourir, qui veut revenir au néant : "le dernier refuge, la suprême consolation, c'est de savoir qu'on appartient au cosmos, qu'on fait partie de l'ordre"... "Connaissez-vous Schopenhauer? ...idéaliste et pessimiste, ou plutôt bouddhiste. Ca me va." Et le salut par la littérature? La jolie blague que celle-là : Flaubert voulait, sans la moindre modestie, mais sans la moindre illusion personnelle non plus

sur le sens de la postérité, qu'on ne sût *rien* de lui, que ses livres fussent, comme ceux de Shakespeare ou d'Homère, des oeuvres toute nues dérivant par leur seules forces vers le lointain futur. Le travail qu'il fallait pour leur donner cette autonomie n'avait rien d'un salut, c'était plutôt, avec quelques joies sporadiques, l'existence laborieuse d'une bête brute appliquée à ne pas se tromper. Il y a quelque chose de trop humain dans l'humain que Flaubert avait fini, très tôt, par ne plus supporter. Un jour, vers l'âge de trente-trois ans, crucifié par le dégoût, il poussa ce cri : "ô ours , mes frères, j'ai compris votre douleur!"

Pierre-Marc DE BIASI , chargé de recherche au CNRS

-G. Flaubert, *Carnets de travail* , édition critique et génétique , Paris, Balland, 1988, 1000 p.

-G. Flaubert , *Trois Contes*, GF Flammarion, Paris 1985

-*L'analyse des manuscrits et la genèse de l'oeuvre*, Symposium, Encyclopaedia Universalis, 1990.

-La poétique du non-finito , in *Le Manuscrit inachevé*, éd. du CNRS, 1986